

# Du côté de Big Brother

L'Internet ouvre des espaces nouveaux, pour le meilleur et pour le pire

PAR RÉMI KAUFFER

**Nicolas Arpagian: «La cyberguerre, la guerre numérique a commencé».** Editions Vuibert, 251 pages, préface d'Alain Bauer, ISBN 978-2-7117-6893-6, 28,76 euros.

C'est une vision angoissante que trace un spécialiste reconnu des questions de sécurité, Nicolas Arpagian, rédacteur en chef de la revue française «Prospective stratégique» et coordinateur des enseignements «Stratégies d'influence & lobbying» à l'Institut d'Etudes et de recherche pour la sécurité des entreprises, l'IERSE. Celle d'un cyberspace en proie aux manipulateurs, aux désinformateurs, aux pirates de tout poil et à la criminalité organisée. Angoissante mais hélas, pas irréelle comme le souligne le préfacier de cet ouvrage pionnier, le criminologue Alain Bauer.

Parler de «cyberguerre» en choquant sans doute plus d'un. Mais aujourd'hui, qui se hasarderait à dépeindre le cyberspace comme une zone sans histoire, sans dangers, sans abus? Pas grand-monde tant il est vrai qu'Internet permet, de notoriété publique, le meilleur, mais aussi le pire. Ce pire, Arpagian en détaille les multiples aspects: chevaux de Troie espions lovés dans des messages aux apparences anodines, infections numériques, virus, cyber-espionnage, cyber-réseaux pédophiles, liaisons instantanées entre groupes criminels, politiques ou non.

Un pire actuel qui fraie, demain, la voie à des dangers encore plus grands: assauts



numériques dont la guerre russo-géorgienne de l'été 2008 a donné un avant-goût et que mément contre les pays occidentaux et le Japon des internautes qui pour être «anonymes», n'en sont pas moins chinois. Ou plus dramatique encore, agression de grande ampleur visant à paralyser les systèmes informatiques, décisifs dans les pays

modernes. En paraphrasant Victor Hugo, disons que le centre de la cyberguerre à venir sera partout et sa circonférence, nulle part.

Du coup, c'est avec effarement que d'information originale en information négligée par les esprits superficiels, on suit le cheminement d'Arpagian. Le cri d'alarme plutôt car dans ce domaine, tout va si vite que les Etats les moins prévoyants s'exposent - et leurs citoyens avec eux - à ployer sous l'attaque. Dans la cyberguerre, les victoires sont certes virtuelles, mais leurs conséquences, on ne peut plus concrètes.

Faut-il verser pour autant dans un pessimisme noir? Pas selon Arpagian. Les cyberbatailles qu'on n'ose pas livrer sont perdues d'avance, d'accord. Restent les autres, celles où on se montre prêt à résister. En définissant la cyberguerre comme «composante majeure d'une stratégie de sécurité et de puissance», l'auteur résume les enjeux. Ceux qui s'organiseront à temps pour affronter l'adversaire, souvent masqué et invisible encore que, peuvent sauvegarder leurs chances. Les autres, les cigales qui chanteront tout l'été prosternées devant un cyberspace mythique, risquent fort de succomber sans savoir pourquoi. Raison de plus pour suivre les conseils d'Arpagian quand il insiste sur le facteur temps, vital.

Il est, si l'on ose dire, minuit moins le quart, ce qui laisse tout de même à nos sociétés et à nos Etats démocratiques un bon moment pour réagir.